






549

ALBERT GLATIGNY

LE BOIS

COMÉDIE



Prix : 1 franc

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

47, Passage Choiseul, 47

M DCCC LXX

LE BOIS


J. Claye, Imprimeur
S. Benoit 7 à Par

ALBERT GLATIGNY

LE BOIS

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS

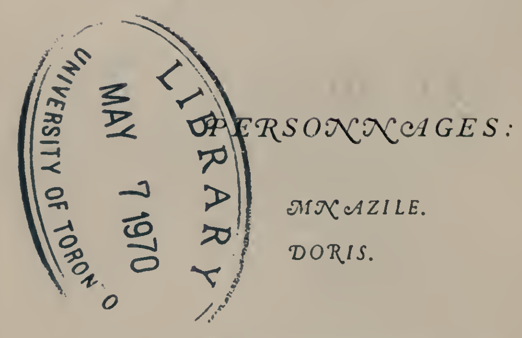


PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

47, Passage Choiseul. 47

M DCCC LXX



PERSONNAGES:

MNAZILE.

DORIS.

En Thessalie, dans les temps héroïques.



LE BOIS

> Jadis, avant, hélas! que l'ignorance impie
> T'eût dédaigneusement sous ses pieds accroupie,
> Nature, comme nous tu vivais, tu vivais!
>
> THÉODORE DE BANVILLE.

Une clairière dans un bois touffu. Une grotte à droite. Un peu sur la gauche, une source entourée de joncs et de roseaux. Des lianes grimpent au tronc des arbres. Une lumière abondante tombe du ciel, tamisée par le feuillage.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORIS, entrant.

Assez. Vous m'ennuyez enfin, berger Hylas!
Toujours ces compliments monotones, hélas!
Toujours la même plainte amoureuse! L'oreille
Saigne à force d'entendre une chanson pareille.

Imitant ses amoureux.

O Doris! tes cheveux, or vivant, sont légers
Comme un souffle. Entends-tu les aveux échangés
Par la rose, ta sœur, avec le frais zéphyre?
Je t'aime!

Impatientée.

Une existence aurait peine à suffire
Rien que pour écouter ces fades madrigaux.
Ah! les hommes n'ont pas des cœurs, mais des fagots
Qui s'enflamment sans cesse; et toute leur fumée,
C'est moi qui la reçois! J'en suis très-peu charmée.
Quand ce n'est pas Hylas, c'est Ménalque et Daphnis
Qui viennent me jeter à la face mes lis,
Mes roses, mes cheveux d'or et mes dents de perles.
C'est le même refrain que sifflent tous ces merles!
Jusqu'au vieux Nicias qui meurt d'amour pour moi,
Et se dit mon esclave! Eh bien! voici ma loi:
Je veux être tranquille et ne jamais entendre
Ce langage, écœurant à force d'être tendre.

Soupirant.

Oh! n'est-il pas un coin ignoré sous les cieux,
Loin, dans la profondeur du bois silencieux,
Où s'apaisent enfin ces soupirs qui, de l'âme,
Montent incessamment vers une pauvre femme!
Ah! l'on respire ici! Le ruisseau doucement
Coule dans les roseaux et fait son bruit charmant,
La brise errante court du brin d'herbe à la feuille!

O calme pur! repos suave! on se recueille
Ici! rien ne vous trouble. O fraîcheur!

Se retournant.

Hein! Quel est
Ce bruit? Il m'a semblé que ce berceau voilait
Une forme? Quelqu'un, encore!

Frappant du pied.

Quel martyre!
Je n'y puis échapper! C'est le jeune satyre
Dont me parlait Chrysis, hier.

Avec un dépit mêlé de coquetterie.

Résignons-nous!
Vous allez voir qu'il va tomber à mes genoux
Et me dire qu'il meurt d'amour, et que ma vue
L'a tout à coup frappé d'une atteinte imprévue.
Mais où donc fuir?

Elle remonte derrière les arbres du fond, et regarde Mnazile.

SCENE II.

DORIS, MNAZILE.

Mnazile.

Il entre avec des bonds de chevreau, grimpe à un arbre, redescend, et dit avec une expression joyeuse.

Bonjour, forêt! Bonjour, sentier
Que fleurit le sauvage et vivace églantier!

Je m'éveille! vraiment, c'est qu'aujourd'hui la mousse
Plus que tout autre jour était profonde et douce.
Et j'ai laissé partir l'aurore, — paresseux! —
Me vautrant dans mon lit parfumé, comme ceux
De la ville, qui n'ont jamais vu la rosée
Étinceler aux feux du matin irisée!
Ah! c'est mal! Allons boire à la source!

Il se couche à plat ventre, et se regarde dans l'eau.

Je ris
Quand je vois dans ces flots transparents et chéris,
Au fond, me regardant, ma figure cornue.
Claire fontaine! Elle est de tout autre inconnue!
Nul autre n'a trempé les lèvres dans ses flots
Qui font sur les cailloux comme un bruit de grelots.

Dressant la tête.

Tiens! je ne suis pas seul.

Il s'approche de Doris, et la regarde curieusement.

Doris, avec un geste ennuyé.

Oh! laisse-moi, de grâce!
Tais-toi!

Mnazile.

Je ne dis rien!

Doris.

Ces discours qu'on ressasse
M'assomment!

Mnazile.

Quels discours encor?

Doris.

Tu vas aussi
Me dire que ta vie est toute à ma merci,
N'est-ce pas? Que tu meurs, et mille autres paroles
Aussi vaines, aussi mensongères et folles?
A quoi bon? Sous l'abri des arbres protecteurs
J'étais venue, ami, fuir ces propos flatteurs
Dont la banalité persistante m'irrite!
Oui, mes yeux ont brûlé ton cœur. Le beau mérite!
Tu vois que je le sais. Ne me le dis donc pas.
Je ne veux rien entendre. Adieu, faune.

Mnazile, ahuri.

Les bras
Me tombent. Moi, je veux mourir? quelle folie!
Et pourquoi, s'il te plaît? La forêt, embellie
Par le retour d'Avril, éclate en floraisons,
Et les taillis charmants ne sont plus que chansons!
Et je voudrais mourir, moi, quand l'immense joie
Du soleil sur mon front enchanté se déploie!
Qui t'a conté ce conte? ô nymphe? dis-le-nous.
Mourir! ce bois est-il donc la maison des fous?

Doris.

Quoi! tu ne venais pas à moi, tremblant et blême,
Me dire ton martyre amoureux, la suprême
Angoisse où t'a jeté mon visage, et tous ces
Propos dont tes pareils m'obsèdent?

Mnazile.

Je passais,
J'allais boire à la source; alors, dressant la tête
A tes pas, je t'ai vue...

Doris.

Et j'ai fait ta conquête,
C'est bon!

Mnazile.

Mais non, je n'ai pas dit cela.

Doris.

Comment?

Mnazile.

Je fus surpris, c'est vrai. Le plus communément,
A cette heure du jour, je suis tout seul sous l'ombre
Heureuse de ce bois mystérieux et sombre,
Où nul œil jaloux ne me vient espionner;
J'allais tranquillement me mettre à déjeuner,
Comme chaque matin, de figues et de mûres,

Et puis dormir sur l'herbe abondante, aux murmures
De ce ruisseau jaseur. Tu me gênes; va-t'en.

Doris, à part.

Que dit-il?

Haut.

Est-ce vrai?

Mnazile.

Que m'emporte l'autan
Si je...

Doris.

Le rustre!

Mnazile.

Vois ces fruits vermeils, ces baies
Rouges comme le sang divin tombé des plaies
Du chasseur Adonis.

Sans s'occuper de Doris.

J'en vais cueillir encor.

A Doris.

Adieu.

Doris.

Mnazile, adieu.

Mnazile.

Les beaux fruits!

Doris.

Le butor!
Donc, tu me laisseras partir ainsi?

Mnazile.

Sans doute.
Pourquoi te retiendrais-je?

Doris.

Indique-moi ma route,
Je crains de m'égarer.

Mnazile.

Suis ce bois de lauriers
Et de jasmins en fleurs aux myrtes mariés.

Doris.

Adieu, Mnazile.

Mnazile.

Adieu.

Il s'assied au fond du théâtre et mange.

Doris, seule, à l'avant-scène.

C'est trop fort! Il me laisse
Partir sans un seul mot d'amour. Oh! cela blesse
Mon orgueil, et je dois, — non pas certes, ô dieux!
Que je tienne à l'amour d'un satyre odieux,
Brute à demi, sauvage, horrible à voir, stupide,
Et dont l'esprit vainqueur gît dans le pied rapide,
Oh! non; mais je me dois, je dois à ma fierté
De troubler quelque peu cette tranquillité
Offensante, après tout, pour qui porte une jupe.

Avec résolution.

C'est dit! il m'aimera! Je rirai quand ma dupe,
Se traînant à mes pieds, me suppliera.

Avec une rage enfantine.

Tu veux
La lutte? Eh bien! soit! Par Cypris aux blonds cheveux!
Il faut qu'avant ce soir, pleurant dans les broussailles,
Cherchant l'horreur des nuits, ô sylvain! tu tressailles,
En proie à l'épouvante auguste de l'amour!
Tu m'as humiliée! Oh! prends garde! A mon tour!

Revenant sur ses pas, avec une voix douce.

Mnazile!

Mnazile.

Tu n'es point partie encor?

Doris.

Je reste.

Ce bois est ravissant!

Mnazile.

Oui, pour faire la sieste
On est bien. Les oiseaux volent sur votre front;
Le nuage, qu'en l'air d'autres bientôt suivront,
Se livre à des zigzags amusants. Sans secousse
Le sommeil vient aux yeux par une pente douce,
On rêve, on est heureux.

Il ferme les yeux.

Doris.

Mnazile!

Mnazile.

Qu'est-ce encor?

Doris.

Et cela te suffit, cet agreste décor
Solitaire, muet et tapissé de lierre,
Que n'éveilla jamais une voix familière?

Mnazile

Parfaitement.

Doris.

Tu vis heureux?

Mnazile.

Parfaitement.

Doris.

Tu ne désires rien?

Mnazile.

Rien du tout.

Doris.

Ah! vraiment!
Tu m'étonnes! Ton cœur est donc mort?

Mnazile, la main sur la poitrine.

Il palpite.

Doris.

Ce tranquille bonheur, dont rien ne précipite
La marche, emplit assez ton âme? Allons! tu ris!
Quoi! les hivers glacés et les printemps fleuris,
Le même rossignol et la même romance
Qui chaque soir, à la même heure, recommence,

Ne te fatiguent pas? Tu mens! Tu mens, sylvain,
Ou l'existence alors est un mot creux et vain,
Ou bloc grossier, pareil à l'inerte matière...
Mais non! tu vis! tu sens! tu n'es pas une pierre,
Et tu vois au delà de ce que nous voyons
Avec nos yeux mortels qu'aveuglent les rayons!
N'est-ce pas? et quand Juin circule, ivre de flamme,
Dans le ciel ébloui, quelque chose à ton âme,
O faune! dit qu'en nous, et près de nous, autour
De nous, frémit un dieu dont le nom est Amour!

Mnazile.

L'amour!

Doris.

L'amour!

Mnazile.

C'est vrai! Quand fleurissent les roses,
O nymphe! j'ai pensé bien souvent à ces choses.
Oui, j'aime! Oui, mon cœur est un brasier vivant!
Mes secrètes amours, je les confie au vent,
A l'air qui passe!

Doris.

Ami, dis-les-moi?

Mnazile.

Tu vas rire
De moi, sans doute, gauche et malheureux satyre.

Doris, triomphante, à part.

Enfin!

Haut.

Non! parle!

Mnazile, exalté.

Eh bien! mes amours, connais-les!
C'est là, dans ce terrible et farouche palais,
Abri mystérieux de la grande Cybèle,
Où la nature abrupte, effrayante, rebelle,
Semble se souvenir encore des Titans;
C'est là que je me sens tressaillir, que j'entends
Les invisibles voix qui soulèvent mon âme!
Oui, quand tombe la nuit morne, quand le cerf brame,
Lorsque la lune est rouge et luit sinistre, moi,
Pâle, muet, je viens ramper, tremblant d'effroi,
Dans la broussaille épaisse et la frondaison noire,
Et la forêt alors m'apparaît dans sa gloire!
Mes amours, les voilà! C'est le bois vaste et sourd,
Immense, fourmillant; la fontaine qui sourd

Du flanc vertigineux de la terre; c'est l'antre
Où l'ombre formidable et grave se concentre;
C'est le sommet neigeux du Cnémis; le torrent
Écumeux; la tempête horrible s'engouffrant
Dans les branches avec le fracas du tonnerre
Et faisant reculer l'aigle au fond de son aire!
Oui, nymphe, tu dis vrai! J'aime ce bois sacré,
Auguste, frissonnant, palpitant, effaré!
Oh! que de fois, songeur, quand les hivers moroses
Fuyaient, j'ai contemplé le doux réveil des roses,
Et vu la violette ouvrir ses yeux charmants
Dans le gazon semé de mille diamants!
Ces taillis sont peuplés! ils sont vivants! Le chêne
Sait quel charme ineffable auprès de lui m'enchaîne.
Tout m'aime ici. Le soir, dans les halliers jaloux,
J'assiste aux jeux sanglants des grands ours et des loups,
Et l'âme du vieux Pan, père de toutes choses,
M'enivre, et vous emplit, asiles grandioses,
Antres voilés, rochers moussus, fourrés épais,
D'amour et de bonté, de fraîcheur et de paix!

Doris.

Et c'est tout? Et jamais, animant ces profondes
Solitudes, mêlant aux brises vagabondes
Son souffle pur, tu n'as rêvé, jeune et marchant
A tes côtés, heureuse, émue et te cherchant
Dans tes yeux où les siens se plongent, une amie
Qui repose le soir dans tes bras endormie,

Et te dise, tout bas, les secrets de son cœur
D'une voix dont l'amour a rhythmé la langueur?

MNAZILE.

Non, jamais!

DORIS.

Je te plains! Eh! quoi donc! quand la chasse
De la blanche Artémis dans la clairière passe,
Et que, se mariant aux sons mâles du cor,
Sonne le cliquetis confus des carquois d'or
Sur l'épaule de lis des sveltes chasseresses,
Tu n'as rêvé jamais la saveur des caresses
Et le feu des baisers se mêlant aux aveux,
Une taille serrée entre tes bras nerveux?...

MNAZILE, troublé.

Non, jamais. Cependant. .

DORIS.

Mais cette forêt même,
Palpitante d'amour, commande et veut qu'on aime!

Le regardant avec tendresse.

Dis-moi, si tu voyais, penchée auprès de toi,
Une femme tremblant et frissonnant d'émoi,

Te regarder ainsi, laisser sa chevelure
Parfumée effleurer en jouant ta figure?...

Mnazile.

Mais...

Doris.

Réponds?...

Mnazile.

O Doris!

Doris.

Tu n'aimerais donc pas
A voir s'incliner l'herbe et les fleurs sous les pas
De quelque bien-aimée aux beaux yeux, dont les voiles.
Glissant sous la feuillée aux lueurs des étoiles,
Feraient battre ton cœur délicieusement?
Tu le hais donc, enfin, l'adorable tourment
De vivre dans un autre, et de sentir son âme
Monter, en un baiser, aux lèvres d'une femme?
Tu n'as donc jamais vu, dans tes songes flottants.
Passer une ingénue aux rires éclatants,
Cheveux blonds, sein de neige et visage d'aurore,
Éveillant dans ton cœur l'écho frais et sonore

Des souvenirs heureux, des claires visions
Dont le vol, dans l'air pur, trace de bleus sillons?

Mnazile.

Oui, nymphe!

Doris, moqueuse.

Adieu, Mnazile!

Mnazile fait un geste désespéré, comme pour retenir Doris, et s'arrête, muet et confus.

Doris, avec une joie sourde, à part.

A présent je te brave!
A mon tour! Viens ramper à mes pieds, lâche esclave!
Je suis vengée!

Elle sort, en jetant un regard dédaigneux sur Mnazile.

SCÈNE III.

MNAZILE.

Il s'élance vers Doris, et crie :

Arrête...

Puis, il revient vers l'avant-scène et tombe accablé sur un banc de mousse.

Une femme! pourquoi,
Pendant qu'elle fixait ses yeux ardents sur moi,
Sentais-je s'arrêter mon cœur dans ma poitrine?
Oh! ses regards de feu, sa lèvre purpurine!
Une femme! C'est vrai. Je vis seul, dans ce trou
Lugubre, morne et triste ainsi que le hibou,
Et je n'aime personne, et personne ne m'aime!
Je végète, bouffon d'un ennuyeux poëme
Composé par moi seul, par moi seul écouté.
Une femme! Doris a raison.

Après un silence.

Ianthé
A quinze ans. Elle est belle : un sourire! Sa bouche
Arquée, aux coins moqueurs, a la rougeur farouche
De la fraise des bois et de la mûre, et, longs
Et doux, jusqu'à ses pieds coulent ses cheveux blonds!
Puis, comme un gazouillis de matin et d'aurore,
Sa voix éveille l'heure où le ciel se colore!
C'est vrai. Si je l'aimais, je serais plus heureux;
Ensemble nous irions, par les sentiers ombreux,
Perdant nos pas, mêlant nos cœurs, sous la feuillée:
J'épierais, couché sur l'herbe fraîche et mouillée,
Sa démarche d'oiseau si légère...

Rêveur.

Ianthé!
Le bois serait jaloux de sa jeune beauté;
Nous aurions tous les deux de charmantes querelles

Comme en ont en avril les blanches tourterelles;
Je cueillerais des fleurs que j'irais déposer
A ses pieds, et j'aurais en échange un baiser!

Comme sous le coup d'une révélation subite.

Mais je l'aime! Une vie adorable et nouvelle
S'ouvre à mes yeux charmés, et soudain me révèle
Un monde de tendresse et de ravissements!
Mnazile est aujourd'hui des vôtres, doux amants.
O couples enchantés d'aimer, d'être et de vivre!
Oh! que je suis heureux! Dieux bons! cela m'enivre...

Appelant.

Doris! Doris! Doris!

SCÈNE IV.

MNAZILE, DORIS.

Doris.

Tu m'appelles?

Mnazile, en délire.

Merci!
Je vivais sans savoir pourquoi, fauve, transi,
Dans ma grotte sauvage et mon bois solitaire;

Mais tu m'as révélé l'ineffable mystère
Qui fait que le mortel devient pareil aux dieux!
Vois ma joie éclatante et folle, vois mes yeux
Éblouis. O Doris! j'aime! j'aime! te dis-je.

Doris, triomphante.

Enfin!

Haut et railleuse.

Comment cela s'est-il fait? Quel prodige
A pu fondre ton cœur, ô satyre? Comment!
Mnazile est amoureux, lui! le rustique amant
De la forêt sonore! Et que vont dire l'orme
Et le hêtre à l'aspect de cette chose énorme?
Mnazile roucoulant comme un ramier, au mois
De la séve! L'histoire est fantasque!

Mnazile.

Ta voix
Fit ce miracle.

Doris, à part.

Allons!

Mnazile.

Ta voix, ô mon amie!
Comme un réveil d'oiseaux en mon âme endormie

M'a fait voir un printemps dans le printemps encor.
Au bruit du vent dans l'arbre, aux fanfares du cor
Se mêle maintenant, intérieure et douce,
Une lente chanson qui chante sans secousse
Je ne sais quoi de doux et dont on pâmerait.
Pendant que tu parlais, ô Doris! la forêt
Faisait taire les nids et paraissait jalouse.
J'oubliais les rochers, la source, la pelouse,
Et je voyais briller dans l'enfoncement noir
Du taillis redoutable, asile où dort le Soir,
Une apparition, un fantôme, une femme,
Dont le regard disait : Viens donc! je te réclame!

Doris.

Mais c'est à n'y pas croire! Et quelle est la beauté,
Dis, qui soumet ton cœur de la sorte?

Mnazile.

Ianthé,
La vierge blonde aux yeux divins, aux bras d'ivoire.

Doris.

Ah! voilà pour le coup une bien autre histoire!

Mnazile.

N'est-ce pas qu'elle est belle? Elle a, pareille à toi,
Le regard qui fait naître et l'amour et l'effroi;

La joue en fleurs, riante et telle qu'un caprice
De rose quand Avril a dit : Que tout fleurisse!
La lèvre charmeresse et les cheveux divins
Qui tremblent au soleil, lumineusement fins!
Comme toi, comme toi courant dans la clairière,
Elle a le pas hardi de la jeune guerrière...
Mais tu parais fâchée?

Doris.

Ah! laisse-moi, méchant!

Mnazile.

Moi, méchant!

Doris, à part.

Ainsi donc, lorsque j'allais cherchant
Le trait vengeur, c'était contre moi que la pointe
Se tournait.

A Mnazile.

Ianthé n'est pas encor rejointe!
Mais cours donc! Que fais-tu près de moi?

Mnazile.

La pâleur
Naît sur ton front, Doris.

Doris.

Adieu, bel enjôleur!

Mnazile.

Que t'ai-je fait?

Doris.

Va-t'en!

Mnazile.

Dis-moi qui te courrouce?
Cette heure de ma vie, inexprimable et douce,
Où l'amour m'a parlé, Doris, je te la dois...

Doris.

C'est pour cela, sans doute, aussi, que je te vois
Porter à d'autres, traître! un cœur que j'ai fait naître,
Et sur qui je pensais devoir compter peut-être.
Ingrat!

Mnazile.

Doris!

Doris, furieuse.

Je suis donc laide, dis? Mon front
De la ride précoce a-t-il subi l'affront?
Mes cheveux n'ont-ils plus cette couleur vermeille
Qu'on disait aux rayons de l'astre-roi pareille?
Mes yeux sont-ils éteints?

Avec douleur.

O dieux! je me berçais
De ce rêve : animer une âme! Je pensais
Que le premier aveu de ce cœur vierge encore
S'adresserait à moi! Malheureuse! dévore
Tes pleurs silencieux! Courbe sous le mépris,
O nymphe! ton front pâle et tes attraits flétris!
Cache dans l'antre sourd ta défaite suprême!
Il n'a rien deviné. C'est une autre qu'il aime!

Mnazile, éperdu.

Non, c'est toi, ma Doris! c'est toi seule!

Doris.

Tu mens!
Tout à l'heure, Ianthé! — Ne fais pas de serments.
J'ai vu ton cœur à nu lorsque tu parlais d'elle.
Aime-la, tu fais bien. Elle est jeune, elle est belle,
Experte à bien lancer un regard provoquant!

Oh! tu seras heureux avec elle! Mais quand
Plus tard, désabusé, tu la verras, frivole,
Rire au premier venu, causer à l'air qui vole,
Tu songeras peut-être à l'amour dédaigné
De celle dont le cœur sous tes doigts a saigné!

Mnazile.

C'est toi seule que j'aime, enfant, et que j'adore!

Doris, heureuse.

Vrai? Tu rusais donc?

Mnazile.

Non! j'étais sincère encore.
Ma voix trompait mon cœur. Lorsque l'aube, levant
Ses voiles gris et froids sur le dôme mouvant
Du bois qui se réveille, apparaît, on hésite.
Le jour sort lentement de l'ombre parasite;
Tout est confus encore, et dans nos yeux troublés
Luttent péniblement les rêves envolés
Avec les vrais objets qu'effleure la lumière!
Moi, cette aube d'amour, Doris, est la première
Dont les rayons charmants soient venus m'éblouir!
C'est le jour triomphal, l'obscurité va fuir.
Tout est confus encore et trouble dans mon être,
Mais, tu le sais, l'amour n'est pas longtemps à naître:

Il est né! le voilà qui vient, je me soumets.
Je nommais Ianthé, mais c'est toi que j'aimais,
Et tu le savais bien, puisqu'en te parlant d'elle
Je subissais ton charme éclatant qui m'appelle.

Doris.

Amour! Je me suis prise à ce jeu hasardeux;
J'avais voulu ruser. Pardonnons-nous tous deux.
Je suis restée au piége en t'y voulant seul prendre :
Tu m'as appris l'amour, que je voulais t'apprendre !

Mnazile.

Marchons donc confiants et la main dans la main.

Doris.

Et toi, bois enchanteur, préside à notre hymen.

Mnazile, au public.

Mesdames et Messieurs, notre chanson est vieille;
Nos fils la rediront pourtant toute pareille :
C'est celle que l'on fait sous les rameaux flottants,
Aux brises de l'Été, quand sonnent les vingt ans.

Les premiers vers en sont tombés des lèvres d'Ève,
Nous la continuons éternelle et sans trêve :
Pour la chanter chacun est assez bon chanteur!
Excusez, s'il vous plaît, les fautes de l'auteur!

Le rideau tombe.



Achevé d'imprimer

le 20 novembre mil huit cent soixante-neuf

PAR J. CLAYE

POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS

LIBRAIRIE D'ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
PASSAGE CHOISEUL, 47, A PARIS

BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

FRANÇOIS COPPÉE

LE PASSANT, comédie en un acte, en vers, 18e édition. . . . . 1 fr.

LÉON SUPERSAC

ARLEQUIN ET COLOMBINE, comédie en un acte, en vers. . . . . 1 »

En préparation :

THEODORE DE BANVILLE

FLORISE, comédie en un acte, en vers. . . 2 »

FRANÇOIS COPPÉE

DEUX DOULEURS, drame en un acte, en vers. 1 »

JEAN AICARD

AU CLAIR DE LA LUNE, comédie en un acte, en vers. . . . . 1 »

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7 RUE SAINT-BENOIT. [1706]



